

du centenaire de la naissance de l'Arioste du Nord. On lui offrit vers ce temps le gouvernement de Bombay, mais la faible santé de sa mère lui fit refuser ce pro-consulat lointain. En 1866, il avait publié un mémoire remarquable sur l'état de l'Irlande, hérissé de chiffres, d'arguments, saupoudré d'une fine ironie et de mille grâces de style.

Le comte de Dufferin, dès le début, marcha dans les rangs du parti libéral de la Grande-Bretagne. C'est au Grand Vieillard, à l'illustre M. Gladstone, que le Canada est redevable des services de l'éminent homme d'État, du sympathique et puissant protecteur des Canadiens, dont le départ a causé de si justes regrets.

Sa souveraine ne lui a pas marchandé les honneurs, en récompense des services inappréciables qu'il a rendus à l'empire. Il est du petit nombre des nobles ayant droit aux cordons des trois ordres de chevalerie. Il devint pair du royaume-uni de la Grande Bretagne et d'Irlande, en 1871. Il vint d'être créé marquis.

Invité à répondre au discours du Trône dans le parlement impérial, peu de temps après la mort regrettable du prince Albert, lord Dufferin prononça, le 6 février 1862, une chaleureuse harangue, qui semble avoir enlevé l'auditoire et qui fit verser d'abondantes larmes, par la peinture qu'il fit des vertus domestiques et de l'excellent cœur du royal époux de Sa Majesté la reine. Ce fut là, pour ainsi dire, son premier, et l'un de ses plus beaux triomphes oratoires. Le noble lord répondit aussi, par un discours qui est resté légendaire, à l'adresse qui lui fut présentée dans un banquet public à Belfast, le 19 juin 1872, à la veille de son départ pour son gouvernement du Canada. Après avoir admirablement défini les attributs d'un gouvernement constitutionnel, il rappela avec cette magie de diction qui le distingue, en parlant de nos voisins, la sage inspiration, l'esprit d'ordre, le culte de la patrie, qui dictèrent le chef-d'œuvre de Washington et de Franklin : la constitution de la république de 1775. Puis, au moment de faire ses adieux à ses bons amis de la Verte-Erin, il résuma en quelques mots "les progrès de notre jeune et virile nationalité canadienne," et termina par une péroraison pleine de noblesse, dans laquelle il prédit pour le Canada, les plus merveilleuses destinées. "C'est une jeune et chaste déesse, s'écria-t-il, errant à travers un monde nouveau, encore inconsciente de ses charmes, perdue dans des bois radieux tout sillonnés de limpides rivières. De temps à autre, elle se retourne pour saisir au miroir de leurs ondes cristallines quelques traits furtifs de sa rayonnante majesté, sans se douter des splendeurs qui l'attendent à l'Olympe des nations."

Son discours prononcé à Winnipeg, par son ampleur, ses aperçus frappants, sa prescience de l'avenir, est un chef-d'œuvre — une vraie révélation.

Inutile d'assayer, dans ce cadre étroit, une analyse réelle des innombrables et éblouissants tableaux que présente cette galerie oratoire commencée par le comte de Dufferin, en 1872, et que son départ de Québec, vint interrompre en 1878. A Halifax, à l'île du Prince-Edouard, à Ottawa, à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, à Chicago, à Windsor, au Détroit, à Guelph, à Brantford, à Oshewaken, à Woodstock, à Toronto, au *Canada Club* de Londres, aux juges de la cour suprême d'Ottawa, à Victoria, Colombie Anglaise, aux Mennonites, aux Islandais, à Gimli, à Winnipeg, à New-York, à Boston, à Granby, à l'université Laval, à la société Saint-Jean-Baptiste, à Québec, sans oublier une réponse élaborée, de sa part, en latin, une autre en grec, aux adresses que lui présenta l'université McGill, à Montréal, — c'est une série de chefs-d'œuvre.

On ne sait ce qu'il faut admirer davantage, dans cette interminable nomenclature d'éloquentes harangues ? Sous combien de formes toutes plus attrayantes les unes que